

Voice Dialogue

N°88

juillet 2015

Bulletin de l'Association Voice Dialogue Sud

Psychologie des subpersonnalités & de l'ego conscient

Association Voice Dialogue Sud, 4 Hameau Saint -Estève, 83119 Brue Auriac
Tél : 04 94 69 22 15
Mail : warina@wanadoo.fr

***Il existe un impératif pour se connaître
celui de savoir d'où nous venons,
ce qui se vit dans la mémoire de nos cellules,
bref, de savoir de quelle culture nous sommes issus.***

Véronique Brard

«Vingt siècles de maltraitance chrétienne des enfants»

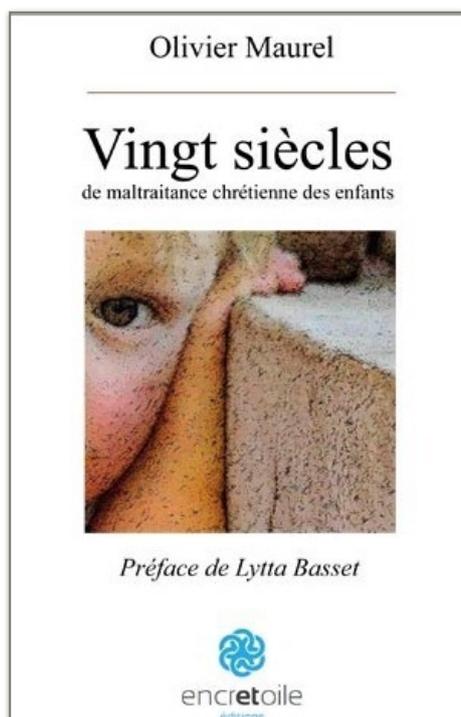
d'Olivier Maurel

ÉDITIONS ENCRETOILE

Ce livre est disponible sur le site : <http://editions-encretoile.fr/shop/index.php...>

Les citations viennent du site OVEO : Observatoire de la violence éducative ordinaire

Le dernier livre d'Olivier Maurel «Vingt siècles de maltraitance chrétienne des enfants» est le livre à lire si nous désirons savoir d'où nous venons.



Olivier Maurel a pris la suite d'Alice Miller pour dénoncer avec courage et obstination les conséquences de la violence éducative sur l'ensemble de notre planète. Il nous donne avec ce livre un document extraordinaire sur cette violence, siècle après siècle, et amène à notre conscience le rôle crucial joué par certains des dogmes qui fondent la religion chrétienne dans le maintien de cette violence aussi bien au sein des familles que dans l'éducation des enfants.

Nous devons savoir, nous devons ouvrir les yeux et comprendre pourquoi dans notre siècle encore tant d'adultes sont malades de leur enfance et infligent, à leur tour, aux enfants une violence qui les détruit. De très nombreuses lignées familiales sont encore des lignées d'abus sexuels ou / et d'abus de violence. C'est l'évidence qui éclate dans les cabinets de thérapeutes, dans les processus de groupes comme dans les faits divers des journaux ou du net. Ce ne sont ni des faits isolés, ni des faits rares, ils ne sont pas dû au hasard, c'est le haut de l'iceberg de cette violence inimaginable faite aux enfants depuis des siècles. Chaque adulte doit

ouvrir les yeux sur son histoire, celle de ses parents, grands-parents, arrière grands-parents, etc. Nous devons savoir d'où nous venons, ce qui est écrit dans chacune de nos cellules.

Je pensais tout savoir de la violence éducative, j'ai pleuré d'effroi à bien des chapitres de ce livre. Nous ne pouvons pas savoir avant d'avoir lu ces mots, cette histoire épouvantable, la nôtre, qu'Olivier Maurel nous relate dans son livre. J'en suis venue à penser que la seule chose qui ait horrifié les contemporains des camps de concentrations, est que l'on puisse faire à des adultes, ce qui était fait depuis tout temps à des enfants...

Nous ne sommes pas encore des êtres humains, la guerre et la violence existent partout sur cette planète, comment s'en étonner ? Nous sortons avec une lenteur extrême d'un cauchemar dans laquelle malheureusement, l'église catholique et ses dogmes ont pesé très lourd.

Notre société reste malade de cette violence faite aux enfants, à tel point qu'il nous est encore difficile de comprendre leurs besoins et ce que le monde pourrait devenir si nous savions les respecter, respecter la façon dont ils apprennent et se développent.

C'est seulement quand se produit un changement dans l'enfance que les sociétés commencent à progresser dans des directions nouvelles imprévisibles et plus appropriées.

Lloyd de Mause, président de l'association internationale de Psychohistoire.

Toute personne travaillant dans la relation d'aide doit lire ce livre et savoir quelle histoire est la nôtre, en tant que civilisation, en tant que race humaine sur cette planète. Savoir pourquoi les pulsions de violence, d'abus, de folie sont encore si présentes dans notre société, pourquoi tant de nos patients en ont été victimes, pourquoi certains d'entre eux imposent encore à leurs enfants les pulsions dont ils ont hérité.

En tant qu'accompagnants, thérapeutes, psychologues, médecins, nous entendons chaque jour des histoires incroyables, bouleversantes ; lorsque nous lisons ce livre, nous comprenons que sont les deniers soubresauts de cette folie collective qui a conduit à battre et détruire ce que nous avons de plus précieux au monde, ceux qui à leur tour feront notre société : nos enfants.

Savoir d'où nous venons, sortir de cette folie collective grâce aux différentes recherches qui nous amènent de nouvelles connaissances, encore trop peu connues, sur ce que sont réellement les enfants, la façon dont ils se développent, leurs talents propres, est notre devoir de parents, d'enseignants, d'accompagnants, de psychologues, de médecins. Ce livre peut largement y contribuer.

«Il est urgent de promouvoir la culture du respect de l'enfant comme "ultime révolution possible" et comme élément fondamental de transformation sociale, culturelle, politique et humaine de la collectivité.»

Maria Rita Parsi, psychologue italienne.

Un livre à lire, à diffuser si nous voulons comprendre le monde et avoir un chemin sur la façon dont nous, en tant que race, pouvons enfin devenir humains, comment des générations d'enfants non maltraités, respectés dans tous leurs besoins, pourront, par leur créativité, transformer la planète.

Un livre à ranger dans un coin de notre mémoire et un livre pour se mettre au travail. Trop d'enfants sont encore maltraités, les parents, les enseignants, les législateurs, les accompagnants, les psychologues, les médecins qui conseillent les familles, les prêtres des différentes religions, les assistantes sociales, les juges, etc... nombreux sont ceux qui ont besoin d'aide et d'informations pour s'éveiller. Merci à Olivier Maurel de jouer ce rôle.

L'extrait que j'ai choisi de vous donner ici est l'annexe 1 de ce livre : Les avatars du péché originel.

Il ne peut y avoir plus vive révélation de l'âme d'une société que la manière dont elle traite ses enfants.

Nelson Mandela, *Un long chemin vers la liberté.*

Les avatars du péché originel

Par Olivier Maurel

dans «Vingt siècles de maltraitance chrétienne des enfants»

La violence éducative, on l'a vu, exerce une pression culpabilisatrice constante sur les enfants et les adultes qu'ils deviennent. Ils ont appris depuis leur âge le plus tendre qu'il était indispensable de les corriger, c'est-à-dire de les redresser comme des bois tordus, pour qu'ils puissent devenir des adultes dignes du nom d'hommes. La pression culpabilisatrice s'exerce donc du plus profond de leur enfance.

D'autre part, la violence éducative a laissé au cours des siècles de multiples dépôts dans les idées, dans les mots qui les véhiculent, dans les expressions toutes faites, dans les croyances, dans les philosophies, dans les religions, si bien que lorsque nous pensons, parlons ou écrivons, il nous est presque impossible de ne pas emprunter les chemins de pensée qui mènent à l'idée que le mal vient du plus profond de nous-mêmes.

Il faut ajouter que la démarche qui consiste à chercher à la source de l'humanité l'origine du mal ne manque pas de logique. Elle peut même sembler la plus rigoureuse : si une rivière est polluée en aval, il est logique de remonter vers sa source pour vérifier si celle-ci n'est pas elle-même polluée. Mais avant d'accuser la source, il est bon de vérifier si un affluent ou une usine dans les vallées les plus hautes de la rivière, en l'occurrence la violence éducative, n'est pas à l'origine de cette pollution.

Toujours est-il qu'il résulte de cette constante culpabilisation qu'à peine une des croyances culpabilisatrices perd de son autorité, comme par exemple le dogme du péché originel affaibli par le déclin du christianisme, un nouveau concept vient la remplacer, plus en accord avec les nouvelles croyances, mais toujours aussi culpabilisateur. C'est un processus anthropologique dont il serait bon de prendre conscience.

Ainsi, on a vu, à la « folie » des proverbes bibliques (« La folie est ancrée au cœur de l'enfant, le fouet bien appliqué l'en délivre » 22, 15) succéder le péché originel.

Au moment du déclin du christianisme, au XVIIIe siècle, on a vu reparaître avec force une idée déjà présente chez les Grecs de l'Antiquité, l'explication matérialiste du mal par l'animalité des enfants qu'il faut donc traiter comme on traitait les animaux, à coups de bâton ou de fouet. On la retrouve chez certains pédagogues du XVIIIe siècle.

Le rationalisme et le matérialisme du XVIIIe siècle, puis le darwinisme, tel du moins qu'il a été vulgarisé, rattachent l'humanité au règne animal, et renforcent cette explication.

A la fin du XIXe siècle, la théorie des pulsions de Freud porte l'accusation des enfants à un point extrême puisqu'elle leur attribue, dès leur plus jeune âge, le désir des pires crimes : inceste, parricide et meurtre.

A la fin du XXe siècle, on voit prédominer, surtout, semble-t-il, en France, une nouvelle explication née dans le milieu de la psychanalyse, notamment chez Sandor Ferenczi chez qui elle n'avait pas encore de signification accusatrice, reprise de façon redoutable par Mélanie Klein : la violence humaine aurait pour origine la « toute-puissance infantile ». « Tout-puissance » née lorsque le fœtus jouissait sans effort dans le ventre de sa mère de tout ce dont il avait besoin, puis au cours de ses premières années d'existence où sa mère accourait à ses moindres appels et continuait à satisfaire ses besoins. Si les adultes ne mettent pas fin par des frustrations à ce sentiment de « toute-puissance », tout est à craindre de l'enfant qui, devenu « enfant-roi », pourra être porté aux pires penchants de domination et de violence.

A cette idée de « toute-puissance infantile » a été associée l'idée de « pulsion d'emprise », défendue notamment par le psychanalyste Serge Tisseron.

Dans la dernière partie du XXe siècle, une autre explication nous est venue du Québec : la violence humaine aurait pour origine l'agressivité enfantine, plus exactement, une réactivation de cette agressivité à l'âge adulte. Je reviendrai plus loin sur cette explication car c'est la seule qui s'appuie sur des données scientifiques.

Le point commun entre ces sept explications du mal, outre le fait qu'elles accusent les enfants d'être la source des malheurs de l'humanité, c'est qu'aucune d'entre elles ne tient compte des effets de la violence éducative. Leurs auteurs raisonnent comme si les relations des parents avec leurs enfants étaient toujours bienveillantes et paisibles, alors que la méthode presque universellement appliquée pour faire obéir les enfants était ou est encore la violence.

Les trois premières incluent, elles, clairement, la nécessité de corriger les enfants par la violence. Pour les Juifs, comme pour les chrétiens, comme pour les incroyants qui adhéraient à l'idée de l'animalité des enfants, la seule méthode pour les corriger de leur folie, des convoitises issues du péché originel ou encore de leurs violents « instincts animaux », était le bâton ou d'autres formes de corrections violentes.

La théorie des pulsions de Freud l'a fait pencher pour une éducation « sévère »¹. Il est vrai qu'il lui est arrivé de parler des dangers de la fessée à cause des conséquences qu'elle pouvait avoir sur la sexualité des enfants. Mais il n'a jamais prêté une réelle attention au fait que la majorité des enfants subissaient des violences de la part de leurs parents. Et même à l'époque où il croyait encore à la théorie « de la séduction » (doux euphémisme pour parler des abus sexuels et des viols), il ne tenait pas compte de la maltraitance ordinaire, physique ou psychologique. Ce qui ensuite est devenu vraiment important pour lui, c'étaient les pulsions des enfants et des adultes et non les traumatismes qu'ils avaient pu subir.

¹ Lettre de Freud au pasteur Pfister datée du 25 juillet 1922, citée par Roland Jaccard dans son *Histoire de la psychanalyse*, Hachette, 1982, tome I, p. 214.

La théorie de la « toute-puissance infantile » a été surtout soutenue à une époque, la fin du XXe siècle, où la notion de maltraitance se faisait jour et où il commençait à devenir difficile de défendre les punitions corporelles sur les enfants. Mais elle a souvent été brandie comme un épouvantail pour s'opposer à l'interdiction des punitions corporelles, et pour conseiller aux parents de « frustrer » leurs enfants de peur qu'ils ne deviennent des enfants-rois... Si l'on interdit les gifles et les fessées, la « toute-puissance infantile » va se déployer, engendrer des générations d'enfants-rois, futurs adultes tyrans dont on peut craindre le pire !

Quant à la théorie de l'agressivité infantine, il faut l'étudier plus précisément car, comme je l'ai dit, c'est la seule qui s'appuie sur d'importantes études scientifiques. Ces études, menées au Québec sur des milliers d'enfants qui ont été suivis sur plusieurs années, ont montré qu'entre dix-huit mois et quatre ans, la plupart des enfants manifestent des comportements agressifs qui atteignent un pic vers l'âge de quatre ans puis s'atténuent pour pratiquement disparaître, toujours chez la majorité des enfants au moment de l'adolescence. Une minorité d'enfants ne connaît pas cette période d'agressivité. Et chez une autre minorité d'enfants, cette période se poursuit jusqu'à l'adolescence et peut déboucher plus tard sur des formes de délinquance et de criminalité.

Le psychologue Richard Tremblay qui est à l'origine de plusieurs de ces études et en expose les résultats dans son livre *Prévenir la violence*, a une attitude assez paradoxale. D'une part, il affirme que « la mobilisation entreprise dans la seconde moitié du XXe siècle en vue de faire disparaître les punitions physiques de l'éducation des enfants est, à (son) avis, une des plus importantes transformations sociales observées dans les pays occidentaux² ».

Mais à part cette phrase, rien d'autre dans son livre ne vient confirmer cette idée que la suppression des punitions physiques pourrait avoir des conséquences importantes sur la société. Et d'autre part, il soutient que le réflexe d'agression qui produit l'agressivité infantine aurait pour origine « une organisation biologique créée par des millions d'années de combats sanglants³ ». La violence des adolescents et des adultes viendrait donc d'une réactivation de l'agressivité infantine, qui, elle-même, prendrait sa source dans la nuit des temps préhistoriques.

Mais, ce qui affaiblit beaucoup la valeur de cette hypothèse, c'est que, au cours des études qui ont démontré l'existence du pic d'agressivité infantile entre dix-huit mois et quatre ans, il n'a jamais été tenu compte du fait que les enfants étudiés aient été ou non frappés avant d'arriver à cet âge. Or, c'est justement à partir de cet âge que beaucoup d'enfants commencent à adopter des attitudes d'opposition et que les parents recourent à diverses formes de punitions corporelles pour les faire obéir.

Il est donc fort possible :

- que ce pic d'agressivité soit pour la plupart des enfants, une conséquence des « corrections » ordinaires infligées par les adultes ;

² Richard Tremblay, *Prévenir la violence dès la petite enfance*, Odile Jacob, 2008.

³ Idem, pp. 219 et 222.

- que le pourcentage minoritaire d'enfants qui ne manifestent pas d'agressivité corresponde au pourcentage également minoritaire d'enfants qui n'ont jamais été frappés et qui n'ont donc pas acquis ce réflexe par imitation ;
- et enfin que le faible pourcentage d'enfants chez qui l'agressivité persiste au-delà du pic des dix-huit mois - quatre ans, corresponde au pourcentage d'enfants particulièrement maltraités et qui éprouvent donc un intense besoin compulsif de rejouer activement ce qu'ils ont subi passivement.

Ce ne sont là, bien sûr, que des hypothèses, mais qui auraient dû être examinées avant d'attribuer aux enfants et aux prétendus « millions d'années de combats sanglants » la responsabilité de l'origine de la violence humaine.

D'autant plus que Tremblay lui-même suggère une toute autre explication du pic d'agressivité infantile, explication confortée par une étude suédoise⁴. Ce pic correspond en effet à la période où les enfants éprouvent de très fortes émotions mais ne maîtrisent pas le langage et sont donc dans l'impossibilité d'exprimer ces émotions autrement que par l'agitation de leur corps, de leurs bras et de leurs jambes. Cette hypothèse pourrait être confirmée par le fait que lorsqu'on apprend aux bébés la langue des signes qu'ils sont capables de maîtriser bien avant le langage des mots, on constate que leur agressivité diminue.

On voit donc que sur ces sept explications de la violence humaine par la nature des enfants, la seule qui ait une base scientifique laisse de côté un élément essentiel qui peut entièrement modifier les conclusions qu'on en tire.



⁴ Id. pp. 199-200.

Un moyen de guérir se niche au plus profond de votre coeur

par Andrew Vachss
(Traduction V. Brard)

Initialement publié dans Parade Magazine, le 28 Août 1994

La violence psychologique peut conduire des enfants, à l'âge adulte, à la toxicomanie, la colère, un sens de soi gravement endommagé et une incapacité à nouer un réel lien avec les autres. Pourtant, si cela vous est arrivé, il existe un moyen de vous en sortir.

L'avocat et auteur Andrew Vachss a consacré sa vie à la protection des enfants, il est devenu un expert en maltraitance infantile. Nous lui avons demandé de nous parler de la maltraitance émotionnelle, une des formes les plus complexes et les plus répandues de la violence psychologique : ce qu'elle est, ses conséquences, ce qui peut être fait lorsqu'on en a été victime. Son dernier roman «Down in the Zero,» (publié par Knopf et qui ne semble pas traduit en français) il dépeint cette violence psychologique dans son aspect le plus monstrueux.

Je suis un avocat avec une spécialité inhabituelle. Mes clients sont tous des enfants-endommagés, des enfants blessés, agressés sexuellement, physiquement maltraités, affamés, ignorés, abandonnés, des enfants à qui il est arrivé le pire de ce qu'un humain peut faire subir à un autre. Les gens qui savent ce que je fais me demandent souvent : «Quel est le pire des cas auquel vous avez été confronté ?" Lorsque vous travaillez dans un domaine où le bébé qui meurt jeune peut être le plus chanceux de la famille, il n'existe pas de réponse facile. Mais j'y ai réfléchi, j'y réfléchis chaque jour. Ma réponse est la suivante : de toutes les formes - nombreuses - de maltraitance infantile, la violence psychologique peut être la plus cruelle et celle qui laisse les séquelles les plus persistantes.

La violence psychologique humilie systématiquement l'autre. Elle peut être intentionnelle ou inconsciente (ou les deux), mais elle est toujours continue, jamais ponctuelle. Elle est conçue pour annihiler la confiance en lui-même de l'enfant jusqu'à ce que la petite victime se considère comme indigne - indigne de respect, indigne d'amitié, indigne du droit naturel de tout enfant : celui d'être aimé et protégé.

La violence psychologique peut être aussi délibérée qu'un coup de fusil : «Tu es gros. Tu es stupide. Tu es laid.», ou aléatoire, comme les retombées d'une explosion nucléaire.

Dans les guerres de couple, ce sont trop souvent les enfants qui deviennent le champ de bataille. Je me souviens d'un jeune garçon, à peine adolescent, frottant distraitemment les cicatrices fraîches de ses poignets. «C'était le seul moyen de les rendre tous deux heureux," m'a-t-il confié. Sa mère et son père étaient enfermés dans une amère bataille de divorce, et chacun d'eux exigeait la loyauté et l'engagement total de l'enfant.

La violence psychologique peut être active. Dénigrement vicieux : « Tu ne réussiras jamais aussi bien que ton frère. » Humiliation délibérée : "Tu es tellement stupide que j'ai honte de t'avoir pour fils.». Elle peut être passive, l'équivalent émotionnel d'une négligence physique de l'enfant, une sorte de péché d'omission qui n'en est pas moins extrêmement destructeur. Elle peut être une combinaison des deux, ce qui multiplie ses effets négatifs de façon exponentielle.

La violence psychologique peut être verbale ou comportementale, active ou passive, fréquente ou occasionnelle, peu importe, elle est aussi douloureuse que l'agression physique. Et, à de rares exceptions près, cette douleur dure beaucoup plus longtemps. L'amour du parent est si important pour l'enfant que le manque d'amour peut provoquer un "retard de croissance" exactement comme lorsqu'un enfant n'a pas été physiquement nourri de façon correcte.

Même la consolation naturelle de la fratrie est refusée aux victimes de violence psychologique. Ils deviennent «des enfants cibles», des boucs émissaires : les autres enfants sont prompts à imiter leurs parents. Au lieu d'apprendre les qualités que chacun aurait besoin d'apprendre pour devenir adulte - l'empathie, la capacité à nourrir et à protéger - ces enfants apprennent la brutalité venue du fait d'avoir l'autorité. Et le cycle se perpétue.

Qu'il soit cible délibérée ou spectateur innocent, l'enfant victime de violence psychologique se bat inévitablement pour «expliquer» la conduite de ses agresseurs et il en vient à lutter pour sa survie dans les sables mouvants de l'auto-accusation.

La violence psychologique est à la fois la plus répandue et la moins comprise des maltraitements dont sont victimes les enfants. Souvent, ceux qui les ont subis ne sont pas considérés comme des victimes car leurs blessures ne sont pas visibles. Dans une époque où la révélation de maltraitements indicibles est le lot quotidien, la douleur et le tourment de ceux qui n'ont été victimes «que» de violence psychologique sont souvent banalisés.

Nous comprenons et acceptons que les victimes de violence physique ou sexuelle aient besoin de temps et de traitements spécialisés pour guérir. Mais quand on en vient à la violence psychologique, nous pouvons facilement penser qu'avec l'âge, elle sera aisément surmontée.

Cette hypothèse est erronée et dangereuse. La violence psychologique laisse de profondes cicatrices et endommage l'âme. Comme le cancer, son travail meurtrier progresse de façon souterraine. Comme le cancer, elle peut métastaser lorsqu'elle n'est pas soignée.

Lorsqu'on parle des dommages causés par la maltraitance, il n'existe pas de réelle différence entre violence physique, sexuelle et émotionnelle. Elles ne sont au final que des armes différentes choisies par l'agresseur, c'est leur seule différence.

Je me souviens d'une femme, une grand-mère dont l'agresseur était depuis longtemps décédé, me disant que le temps n'était pas venu à bout de sa douleur. "Ce n'est pas seulement l'inceste," me dit-elle tranquillement. «C'est le fait qu'il ne m'aimait pas. S'il m'avait aimé, il n'aurait pas pu me faire ça.»

La violence psychologique est unique car elle est conçue pour que la victime se sente coupable. Elle est répétitive et cumulative, c'est aussi un comportement facile à imiter et certaines victimes la perpétuent avec leurs propres enfants.

Bien que la plupart des victimes rejettent courageusement cette réponse à la violence subie, leur vie est souvent marquée par une tristesse profonde, omniprésente, un sens de soi gravement endommagé, et, souvent, une incapacité à véritablement s'engager dans des liens intimes avec les autres.

Émotionnellement les enfants maltraités grandissent avec des perceptions modifiées, ils «perçoivent» les comportements - les leurs et ceux des autres - à travers un filtre qui entraîne une distorsion.

Beaucoup s'évertuent à gagner continuellement l'approbation des autres (cette approbation qui correspond pour eux à de «l'amour»). Ils recherchent tellement cet amour, ils sont tellement convaincus qu'ils ne le méritent pas, qu'ils deviennent des candidats tout désignés pour toute situation d'abus dans les relations proches.

L'enfant victime de violence psychologique peut être entendu en chaque femme battue qui insiste : «C'est de ma faute, c'est moi qui l'ai provoqué.»

L'échec quasi-inévitable des relations adultes renforce ce sentiment d'indignité, le prolonge, aggrave une culpabilité qui va perdurer tout au long de la vie.

La violence psychologique conditionne l'enfant : il va s'attendre à cette violence et à ces abus dans sa vie d'adulte. La violence psychologique est une bombe à retardement, ses effets sont rarement visibles car elle a tendance à imploser ; ces enfants devenus adultes retournent la colère contre eux. Lorsqu'une personne, vue de l'extérieur, semble avoir réussi dans la plupart des domaines de la vie, qui regarde à l'intérieur pour voir ses blessures cachées ?

Les membres d'un groupe de thérapie sont souvent d'âges, de classes sociales, d'origines ethniques et de métiers différents, pourtant tous peuvent afficher une forme ou une autre de conduite auto-destructrice : obésité, toxicomanie, anorexie, boulimie, violence conjugale, maltraitance des enfants, tentative de suicide, automutilation, dépression ou crises de rage. Leurs symptômes les amènent à participer à un groupe de thérapie. Tant qu'ils n'abordent pas ce qu'ils ont en commun - les abus émotionnels dont ils ont été victimes dans leur enfance - toute guérison est impossible.

L'un des objectifs des efforts faits pour protéger les enfants est de «briser le cycle» d'abus. Nous ne devrions pas nous bercer d'illusions, nous ne sommes pas en train de gagner cette bataille uniquement parce que peu de victimes de violence psychologique deviennent eux-mêmes des agresseurs.

La plupart des enfants victimes de cette violence sont programmés pour l'échec : une partie de leur personnalité, la subpersonnalité parentale ingérée, est présente en eux pour les dénigrer et les humilier.

La douleur ne cesse pas avec l'âge adulte. Pour certains, elle s'aggrave plutôt. Je me souviens d'une jeune femme, une professionnelle accomplie, charmante et

sympathique, aimée et appréciée par tous ceux qui la connaissaient. Elle m'a confié qu'elle n'aurait jamais d'enfant : «J'aurais trop peur d'agir *comme eux*.»

Contrairement à d'autres formes de maltraitance sur les enfants, la violence psychologique est rarement niée par ceux qui la pratiquent. Beaucoup, au contraire, la défendent activement, affirmant que cette brutalité a aidé leurs enfants à se «durcir».

Non seulement nous devons renoncer à la notion perverse que le fait de battre les enfants donne de bons citoyens, mais nous devons également renoncer au mensonge qui dit que la violence psychologique est bonne pour les enfants car elle les prépare à une vie difficile dans un monde difficile.

L'arme principale des agresseurs émotionnels est le fait d'activer délibérément un sentiment de culpabilité. Ils utilisent la culpabilité comme un usurier utilise l'argent : Ils ne veulent pas que la «dette» soit payée, parce qu'ils sont très heureux de pouvoir vivre avec les «intérêt».

La violence psychologique prend de nombreuses formes et de nombreux déguisements, la seule clé efficace contre elle est qu'elle soit reconnue.

Lorsque des allégations d'abus sexuel commis sur des enfants émergent, une forme particulièrement odieuse de violence psychologique, est le fait de faire pression sur la victime pour qu'elle se rétracte, sous prétexte qu'il ou elle fait du "mal à la famille" en disant la vérité. Il en va de même lorsqu'un enfant subit une pression de la part d'un «parent aimant» pour que perdure un mensonge.

La violence psychologique n'est pas lié à un comportement précis ou particulier. Dans un cas extraordinaire, un jury de Floride a reconnu une mère coupable de violence psychologique, ayant entraîné la mort, après le suicide de sa fille de 17 ans. Elle avait forcé celle-ci à travailler comme danseuse nue et vivait de ses gains.

Une autre forme rarement comprise de violence psychologique est celle qui rend les victimes responsables de leur propre abus en exigeant qu'elles «comprennent» leur agresseur. Dire à une jeune fille de 12 ans qu'elle est dans une certaine mesure responsable de l'inceste qu'elle a subi est une violence psychologique et l'une des plus horribles qui soit.

Un mythe particulièrement pernicieux est celui qui professe que «la guérison nécessite le pardon» de l'agresseur. Pour la victime de violence psychologique, la forme la plus viable d'aide est celle qu'elle va se donner à elle-même ; une victime handicapée par la nécessité de «pardoner» à son agresseur ne pourra pas se donner l'aide dont elle a besoin.

L'erreur la plus dommageable qu'une victime puisse faire est de s'investir dans la "réhabilitation" de son agresseur. Trop souvent, c'est impossible, et ces enfants, victimes de violence psychologique, vont conclure qu'ils ne méritent rien d'autre que ces piètres résultats.

Le coût des abus émotionnels ne peut être mesuré par des cicatrices visibles, mais chaque victime perd un certain pourcentage de ses capacités. Ce pourcentage reste perdu tant que la victime est engluée dans le cycle "comprendre" et "pardoner". L'agresseur n'a aucun «droit» à être pardonné, une telle bénédiction peut seulement être gagnée. Et bien que le mal ait été fait avec des mots, le vrai pardon ne peut être obtenu que par des actes.

Pour ceux qui ont une notion idéalisée de la «famille», refuser d'être blâmé pour avoir été une victime est encore plus difficile. Pour ces chercheurs, la clé de la liberté est toujours la vérité, la vraie vérité, non la version déformée donnée par l'agresseur, version qui excuse celui-ci et culpabilise la victime.

La violence psychologique menace de devenir une maladie nationale. La popularité de ce qui est méchant, mesquin, la cruauté des attaques personnelles présentées comme des «divertissements» en sont un signe. La société montre tous les indices d'une érosion morale et spirituelle, si la «famille» continue de faire le lit de la violence psychologique, plus rien ne tiendra la route. Pourtant, aucun signe de revirement ne pointe à l'horizon.

Le traitement efficace des agresseurs émotionnels va dépendre du motif qui les a conduit, en premier lieu, à se conduire ainsi, de leur compréhension des racines de ce comportement, et de la réelle volonté de le modifier. Pour certains agresseurs, voir ce qu'ils font à leur enfant ou, mieux encore, ressentir ce qu'ils ont forcé leur enfant à ressentir, est suffisant pour stopper leur comportement. D'autres ont besoin de stratégies qui les aident à faire face à leur propre stress afin de ne pas s'en décharger sur leurs enfants.

Pour certains agresseurs émotionnels, aucune réhabilitation n'est possible. Pour ces personnes, la manipulation est un mode de vie. Ils vont froidement et délibérément mettre en place un système «familial» dans lequel l'enfant ne peut jamais réussir à «gagner» l'amour du parent. Dans de telles situations, toute tentative de «guérir la famille dans son ensemble» est vouée à l'échec.

Si vous êtes victime de violence psychologique, vous ne pouvez pas vous venir en aide tant que vous n'apprenez pas l'auto-référence. Cela signifie que vous devez développer vos propres normes, décider par vous-même de ce qu'est réellement la «bonté». Adopter les étiquettes libellées par l'agresseur - «Tu es fou. Tu es ingrat. Cela ne s'est pas passé comme tu le dis" - ne fait que prolonger le cycle.

*Lorsque le sens de qui vous êtes a été déchiqueté,
lorsque vous avez été profondément blessés
lorsque l'on vous a fait croire que cette blessure était de votre faute,
quand vous demandez l'approbation à ceux qui ne peuvent pas
ou ne veulent pas vous la donner,
vous jouez le rôle qui vous a été attribué par vos agresseurs.
Il est temps d'arrêter de jouer ce rôle.*

Dossier : La maltraitance ordinaire des enfants.

Les adultes qui ont dû faire face à la violence psychologique dans leur enfance n'ont que deux choix dans la vie : apprendre l'auto-référence ou rester victime.

Il est temps d'arrêter de jouer ce rôle, il est temps d'écrire votre propre scénario. Vous portez votre guérison dans votre âme, dans votre coeur. Le salut est d'apprendre le respect de soi, de gagner le respect des autres, d'en faire l'exigence minimale, irréductible, dans toute relation personnelle. Pour l'enfant victime de violence psychologique, la guérison vient effectivement du pardon : celui que l'on peut se donner à soi-même.

La façon de se pardonner soi-même est différent pour chacun ; chacun est unique. Mais savoir que vous méritez d'être aimé et respecté, vous en donner le pouvoir, vous engager à le faire, c'est déjà plus de la moitié de la bataille qui est gagnée. C'est même beaucoup plus.

Il n'est jamais trop tôt ou trop tard pour commencer.

© 1994 Andrew Vachss. All rights reserved.



Pardon et guérison, réflexions

Véronique Brard

Le pardon, c'est la levée de l'écluse du canal abondant de l'amour.

Joélieh

Pourquoi est-il si important de pardonner ? Parce que le pardon est une énergie puissante, une énergie que nous assimilons à l'Amour, à la Sagesse. Tant qu'il demeurera en vous une énergie de ressentiment, de non-pardon à plusieurs niveaux, vous ne pourrez pas réellement ouvrir les portes de la Sagesse, et surtout celles de toutes vos qualités humaines et de vos facultés psychiques que vous découvrirez petit à petit.

Transmis par Monique Mathieu

Le coût des abus émotionnels ne peut être mesuré par des cicatrices visibles et chaque victime perd un certain pourcentage de ses capacités. Ce pourcentage reste perdu tant que la victime est engluée dans le cycle "comprendre" et «pardonner».

Andrew Vachss

Que faire, qui croire ?

Je dirai, d'abord et avant tout : «Ne pas essayer». Essayer d'aimer et de pardonner fonctionne mal et a de nombreuses conséquences négatives. Nombre de personnes pardonnent à leur agresseur mais sont en rage contre le monde entier et contre la première personne qui leur marche sur le pied. Il n'existe rien à gagner dans cette substitution. Lorsque l'heure du pardon aura vraiment sonné, il ne restera rien à pardonner. Essayer n'est pas le chemin, mais il existe un chemin.

Bien des maladies, des maux, des mal-être persistants, des difficultés à vivre, des difficultés de couples, des besoins d'isolement, des frustrations, des colères et des rages, proviennent de la répétition de la maltraitance de l'enfance que l'adulte laisse se répéter, dans sa vie, impuissant à la voir parfois, ou à y mettre un terme. Cette répétition peut aussi venir, et il est important de s'y attarder, de la projection d'un matériel inconscient venu du passé sur la réalité du présent et de la projection des agresseurs de l'enfance - non reconnus comme agresseurs - sur les êtres qui nous entourent. Lorsqu'il s'agit de nos proches, c'est assez dramatique.

Dans cette violence physique ou psychologique avec laquelle l'agresseur nous a répété ou prouvé physiquement, pendant des mois et des années, parfois plusieurs fois par jour : « Tu ne vaux rien », « Tu es nul(le) », « Je ne t'ai jamais désiré(e) », « Je te veux à mon service », « Tu dois satisfaire mes besoins », « Tu es en trop », « Tu ne comptes pas », « tu es incapable », « Tu ne sers à rien » « A part moi, personne ne pourra jamais t'aimer », « tu dois obéir », etc, etc... le manque d'amour, de respect et de valorisation se gravent dans les cellules.

Plus grave encore, cela va mettre en place dans la psyché, une subpersonnalité aussi destructrice que celle présente chez l'éducateur ou le parent maltraitants. Cette subpersonnalité se construit dès le début de la maltraitance et va reprendre à son compte, comme une vérité non questionnable, le mépris et la malveillance reçue. S'il ne devient pas conscient de cette voix et de cette énergie en lui, s'il ne prend pas la main sur cet Abuseur Intérieur, s'il ne reconnaît pas la maltraitance de l'enfance qui en est l'origine, la personne devenue adulte va continuer à croire cette énergie méprisante et perverse, présente en lui, et à en être victime.

Comment ne pas restés englués dans la Victime toute notre vie, ou à chaque fois que notre blessure d'origine est stimulée ? Comment ne pas constamment perdre l'amour, la paix, la joie de vivre, comment prendre notre responsabilité d'un bonheur possible dans une vie à deux ?

Se pardonner, oui, le pardon est le plus beau cadeau à SE FAIRE pour guérir, pour vivre libre, pour évoluer et surfer sur les difficultés de la vie sans perdre sa vitalité. Oui, se pardonner, c'est vouloir guérir. Mais se pardonner quoi ?

Se pardonner de croire en cette voix qui se met en marche automatiquement et nous envoie en enfer pour quelques heures ou quelque jours... Se pardonner à chaque fois que cette voix qui nous dit coupable, qui nous dit que nous ne méritons rien, que tout est de notre faute, que nous n'en sortirons jamais, prend le dessus sur notre conscience... Puis, une fois (re)devenu conscient de cette énergie, de son origine, faire le choix répété aussi souvent que nécessaire de ne plus croire l'Abuseur Intérieur. Faire le choix délibéré et répété de ne plus prendre la réalité décrite par l'Abuseur Intérieur pour LA vérité.

Ce n'est pas ce qui vient de l'extérieur qui nous détruit, c'est cette énergie, et elle vient de l'intérieur. Nous pouvons, à chaque fois que nous nous rendons compte qu'elle a pris le pouvoir sur nous, lui dire et lui répéter : «Tu ne dis pas la réalité. Tu es liée à la maltraitance. Rien de ce que tu me dis n'est juste.»

Se pardonner, c'est se séparer des sentiments et croyances de l'Abuseur qui maintenant vit en nous. C'est inlassablement, et probablement jusqu'à la fin de notre vie, le détecter, et lui répéter, sans colère, sans le rejeter et avec fermeté « Tu n'as pas raison.»

Se pardonner c'est accepter aussi que notre Enfant Victime ne puisse jamais pardonner. Personne ne peut neutraliser son histoire, revenir au point zéro, à moins de se couper du ressenti de cet Enfant.

L'Enfant Intérieur ressent ce que ressentait l'enfant de l'enfance et ses perceptions sont sacrées. Bien sûr, il hait son agresseur, même si bien des adultes n'ont pas accès à cette haine.

L'adulte doit retrouver ces sentiments interdits. Il est même important qu'il puisse ressentir sa haine, sa rage impuissante ; ils sont normaux et marquent le retour à un instinct sain. Non seulement le désespoir doit sortir de l'inconscient mais, également, ce point de haine qui marque l'enfant maltraité doit devenir conscient. Et autant le dire, chacun de nous dans ce siècle a été plus ou moins maltraité...

L'Enfant, en nous, doit être respecté dans ses sentiments, ceux qu'il porte enfouis en lui, ceux qu'il n'a jamais pu vivre dans l'enfance, car personne ne vit sa haine au grand jour, face à un parent violent. Le danger est trop grand. La soumission est de mise.

Nul adulte ne peut dire à son Enfant Maltraité, présent à l'intérieur de lui : « Pardonne ». C'est lui faire violence, c'est ne pas reconnaître sa souffrance, c'est lui dire que sa haine et sa rage sont irrecevables. Ces sentiments sont légitimes et doivent être reçus comme tels par l'adulte que nous sommes devenus. Lorsque ces sentiments de haine et de rage peuvent être vécus consciemment, c'est le début de la guérison.

Cependant ces sentiments d'agressivité et de haine nous parlent du passé et cela doit devenir très clair. Les projeter sur les acteurs du présent, c'est là où le contrôle doit intervenir.

Tout adulte qui a été un enfant maltraité porte en lui l'abuseur de l'enfance. Cet abuseur ingéré est devenu l'une des subpersonnalités, l'un de ses schémas énergétiques. Veiller à ce que cet Abuseur agressif ne devienne pas actif dans le présent même lorsque des événements du quotidien le réveille est la responsabilité de cet adulte. Cet Abuseur ne doit devenir actif ni contre lui, ni contre les autres.

Nous sommes vite aux prises avec un paradoxe : comment accepter cette pulsion de violence présente en nous, comment nous pardonner d'avoir ce schéma en nous, si nous ne pardonnons pas aux agresseurs de l'enfance ? L'énergie est la même, l'une est inactive, nous pouvons contrôler la pulsion, l'autre a été active et compulsive. L'énergie, cependant est la même. Là est le problème : tout ex-enfant maltraité porte en lui cette énergie abusive et doit pouvoir vivre en paix avec elle. Il doit pouvoir l'accepter, la contrôler, non la fuir ou la haïr.

Comment se réconcilier avec nos Parents Abuseurs Ingérés si l'adulte en nous continue de haïr leurs modèles extérieurs ?

Le miracle qui, un jour, produit un flot de lumière dans nos cellules et notre psyché est celui qui vient du fait d'accepter cette pulsion agressive et abusive en nous, de la prendre en charge avec fermeté et bienveillance.

Lorsque nous reconnaissons au milieu de notre désespoir, cet Agresseur Abusif qui aimerait détruire la planète, notre conjoint ou l'enfant qui ne nous obéit pas, lorsque nous reconnaissons cette pulsion qui nous habite, nous pouvons faire deux choses : l'empêcher de nuire et lui pardonner d'exister.

Cet Agresseur Abusif intérieur vient de notre désespoir d'enfant. L'agressivité de l'enfant est ce qui lui permet de survivre. Grâce à cette agressivité, il mobilise ces forces pour survivre. Malheureusement, la version adulte de ce phénomène est dangereuse et vite abusive...

Tout en l'empêchant d'agir et de déverser sa rage et sa haine sur les autres ou sur l'autre, nous pouvons envoyer un flot de bienveillance à notre Agresseur Abusif intérieur. Et, un jour vient où accepter totalement cet Abuseur Intérieur nous mène à une connaissance claire : l'agresseur de l'enfance n'avait aucun choix. Il s'agit d'une pulsion de violence qui a été écrite en lui et cette pulsion - non reconnue - a agi.

Nous avons les moyens de ne pas reproduire cette façon d'être compulsive, l'agresseur de l'enfance ne les a pas eu. Notre Enfant Intérieur a, malgré tout, été moins détruit que ceux des générations précédentes. Nous avons accès à notre vulnérabilité, l'enfant se souvient de ce qu'il a vécu et stoppe la pulsion. Il nous parle de ce qu'il a vécu et de son enfer.

Pouvoir ressentir ce qu'il a ressenti, nous permet de contenir la pulsion agressive. L'agresseur de l'enfance ne pouvait pas avoir accès à ses ressentis. Il s'est pleinement identifié à l'agresseur et n'a pas pu retrouver en lui le chemin vers les émotions et les sentiments de l'enfant.

Ressentir ce que nous avons ressenti lorsque nous avons été victimes de violence psychologique, physique ou sexuelle est l'unique moyen de contenir et stopper le comportement compulsif.

Se pardonner, c'est comprendre la pulsion de colère et de rage qui vient de ce point de haine et entrer en contact avec le désespoir qui en est la racine. C'est accepter ce point de haine en nous, aussi longtemps qu'il existe et qu'il peut se réanimer. Accepter le ciel qui s'obscurcit d'un cumulus de désespoir, de ressentiments, de frustrations et de rancœurs et laisser passer l'orage sans déverser ces sentiments sur notre entourage. Ils viennent du passé, ils appartiennent au passé, le passé a recouvert le présent.

Contacter la blessure sous la pulsion destructrice de la colère, prendre conscience de l'enfant désespéré d'être maltraité, est la seule expérience qui met fin à la pulsion de violence. Nous allons faire de cet enfant qui porte notre désespoir notre meilleur allié pour ne pas blesser les autres, ni adultes, ni enfants. Cet Enfant devient le rempart contre notre agressivité abusive.

Cet Enfant sait à quel point la violence physique ou psychologique blesse, lui seul nous permet de résister à la pulsion de violence inscrite en nous. C'est l'expérience qui a été impossible pour le ou les agresseurs de notre enfance.

Quel adulte conscient peut continuer à éprouver de la haine et de la colère contre ceux qui n'ont été que des maillons de la chaîne sans avoir jamais pu retrouver au plus profond de leur coeur et de leur corps l'enfant blessé, détruit, violé, violenté qu'ils ont été ?

Dans ce contexte, le concept de restitution au parent extérieur n'a pour moi aucun sens. Tout comme nous, il a fait «de son mieux» avec ce qu'il était.

Nous n'allons pas nous contraindre à aimer, nous n'allons pas oublier, non, nous allons vivre consciemment notre complexité d'humain.... Nous pouvons rester à l'écart de nos parents, nous le devons lorsqu'ils sont encore maltraitants, mais nous savons dans notre coeur qu'ils n'ont été que les maillons inconscients d'une chaîne de maltraitance qui remonte à de nombreux siècles.

L'adulte sait : il n'existe rien à pardonner, juste une chaîne de cause à effets. Il reste conscient, cependant, de la petite Victime qui dort dans son coeur enroulée autour de son point de haine. Parfois cette haine a été donnée trop tôt pour qu'un enfant sain se construise ; lorsque cet Enfant-Victime se réveille et hurle sa haine à travers, le plus souvent, la voix d'un adulte qui veut prouver «c'est de ta faute», «tu dois changer», le Parent aimant peut prendre l'Enfant dans les bras, l'empêcher de détruire ses proches et rester avec lui jusqu'à ce qu'il se rendorme. Sans jugement, sans autre attente que de laisser passer l'orage en ne détruisant rien.

Rien n'est jamais *la faute* d'un autre lorsque nous sommes adultes, nous pouvons partager nos sentiments, nous pouvons négocier, nous pouvons accepter ce que nous ne pouvons pas changer ou quitter celui ou ce qui ne nous convient pas. Nous devons, cependant, nous pardonner d'avoir cet Enfant Victime en nous qui patine dans le même sillon rayé et cet Abuseur qui joue éternellement la même rengaine. Sortir de siècles de maltraitance demande patience, intelligence et vigilance.

L'autre est celui que j'aime, celui que j'ai choisi, il n'a rien fait de mal, il a fait ce qui est possible pour lui en fonction de ses propres blessures d'enfance.

La vie à deux va réveiller d'une façon systématique cette petite Victime et l'Agresseur. Nous pouvons refuser de penser «c'est de ma faute» tout comme «c'est de la faute de l'autre».

Nous savons QUI nous a fait du mal et QUAND. À cette époque-là, nous étions impuissants, nous ne le sommes plus aujourd'hui. Si l'autre est réellement un abuseur, je le quitte. Si ce sont des projections épisodiques dont je peux sortir et retrouver l'amour intact, voire plus intense, j'apprends à connaître ces grandes forces noires qui menacent l'amour.

Ainsi vivons-nous, en acceptant notre complexité et notre ambivalence, avec un adulte qui sait qu'il n'y a rien à pardonner et un enfant qui revit l'abus au présent car l'émotion n'a pas de passé et se vit toujours au présent.

Il est important de reconnaître que vouloir changer l'autre est de la maltraitance. Nous acceptons l'autre - ou nous quittons l'autre - mais nous ne mettons pas notre Éducateur - plus ou moins Noir - au travail pour changer nos enfants, notre conjoint, nos voisins, ceux que nous accompagnons professionnellement. L'agressivité cachée ou ouverte de cet Éducateur ou de ce Parent qui veut éduquer l'autre, qui veut que l'autre comprenne, dépend de notre blessure. Lorsque cette blessure est réveillée, une grande force se lève en nous. Elle veut «que l'autre change» pour pouvoir vivre avec lui.

Le poison de la haine est dangereux, il est fait de violence, de rancune, de mépris, de rage d'être impuissant et de désir de puissance. Ce n'est plus l'autre qui vient verser ses poissons dans notre corps, c'est nous. La blessure se réveille et l'Abuseur Intérieur se met au travail «pour nous protéger». C'est la pire protection qui soit, nous continuons de nous maltraiter, nous le laissons diriger nos pensées, parfois nos actes, nous devenons notre propre bourreau.

Lorsque l'adulte s'aperçoit qu'il n'y a rien à pardonner à ses agresseurs car ils n'avaient aucune possibilité d'être différents - ils ont agi en fonction de ce qu'ils étaient comme nous agissons en fonction de ce que nous sommes - cette compréhension profonde agit sur le corps et le libère. L'acidité provoquée par un stress profond et permanent diminue. Certaines toxines sont libérées et évacuées. Cette nouvelle vision plus globale coupe les circuits neuronaux qui entraînent des réactions chimiques nocives.

Cette nouvelle vision modifie l'impact de ce qui a été vécu, remet les choses à l'endroit, crée de nouveaux schémas, de nouveaux circuits de pensées. Cela donne un courant de vitalité qui va libérer de nouvelles hormones dans le corps ; celles-ci vont aider à mieux dormir, à récupérer, à être en paix. Ce savoir tranquille, il n'y a rien à pardonner, amène au corps une nouvelle chimie. Les articulations vont mieux, le sang se fluidifie, le coeur bat plus en rythme... les yeux acceptent de voir, les oreilles d'entendre même si c'est difficile. Tout un panel de bienfaits se déverse dès que la paix avec tous les aspects de nous-même et de l'humain est réalisé. Le coeur s'apaise dans une vision globale.

L'autre, l'agresseur ne pouvait pas faire autrement, c'est une vérité si simple. Libérer-le de votre haine, même s'il a quitté ce plan de vie, et gardez votre Enfant-Victime au creux de votre coeur, sachant qu'un jour ou l'autre, il va se réveiller. Vous serez prêt ; vous avez le mode d'emploi pour ne pas être emporté par sa pulsion de haine, son désir pressant de changer l'autre, celui de l'accabler et le culpabiliser pour vous protéger. Vous êtes un adulte aimant qui tient un Enfant maltraité dans les bras. Vous ne vous transformez plus à votre tour en bourreau ni pour vous, ni pour l'autre. Vous êtes venu pour arrêter la chaîne.



Que serait la sagesse dans un monde dans lequel les besoins de tout enfant seraient respectés ?

Véronique Brard
Article écrit pour l'OVEO
(Observatoire de la violence éducative ordinaire)

La question que je me pose est la suivante : dans une société où nous ignorons tout des besoins de l'enfant, pouvons-nous poser comme hypothèse que les conséquences de la violence faite aux enfants conditionnent même l'enseignement des «sages» de notre époque ?

Cette réflexion s'est imposée à moi à la lecture du livre «Pour chaque moment de la vie», livre dans lequel Fabrice Midal a réuni certains textes de Chögyam Trungpa. Chögyam Trungpa est considéré comme l'un des plus importants maîtres spirituels du XXe siècle «par sa capacité à ouvrir la sagesse qui réside en nous, sans faire aucun compromis.» Aux États-Unis comme en Europe, il est suivi par de nombreuses personnes s'intéressant aux enseignements bouddhistes.

En lisant ce livre, il m'a sauté aux yeux que l'éducation que nous recevons conditionne ce que nous sommes et ce que nous enseignons, même dans le cas de ceux qui sont considérés comme des maîtres spirituels et qui sont certainement des êtres éminemment spirituels. Il me semble évident qu'il existe une maltraitance, non nommée, non reconnue, dans l'éducation de ces personnes - réellement exceptionnelles à plus d'un égard - et qu'elle conditionne en partie leur enseignement.

Je partage pour ma part la croyance que certains enfants sont nés pour avoir un destin spécial et que certaines traditions savent reconnaître ces enfants et leur donner les conditions de vie qui vont leur permettre de développer les qualités nécessaires à la mission pour laquelle ils sont venus sur terre. Il en est ainsi des enfants qui deviendront des Mamus dans la tradition Kogi, par exemple. Je peux respecter ces traditions même si à un certain niveau, elles sont choquantes. Il n'en reste pas moins que lorsque je lis le livre de Fabrice Midal, je ne peux m'empêcher de voir entre l'éducation reçue par Chögyam Trungpa et son enseignement des liens étroits de cause à effets.

Fabrice Midal est un excellent enseignant. Il a cependant ce point aveugle, commun à la plupart des enseignants spirituels, concernant les enfants. Voici ce qu'il écrit dans ce livre p. 9.

«Né au Tibet en 1939, Chögyam Trungpa est élevé dans une perspective Traditionnelle⁵, c'est-à-dire un monde où la sagesse n'est pas une invention

⁵ Nous écrivons ce terme avec une capitale pour le distinguer du sens vague et courant qui est désormais le sien. Par Tradition, il faut entendre la transmission vivante au coeur d'une lignée authentique d'enseignements qui vise à ouvrir l'homme à l'inconditionnel.

personnelle dépendant de notre seule subjectivité, mais un trésor reçu par une transmission fondée sur une autorité - en tant qu'instance sacrée de la légitimité⁶. Héritier d'une lignée remontant au Bouddha lui-même, Chögyam Trungpa est formé pour transmettre cette voie dans sa pureté inhérente. Il témoigne à plusieurs reprises de ses résistances à assumer un tel destin- si l'on sait entendre par là la capacité à 'rendre possible un avenir à la mesure de ce qui nous a été légué.' Et pour rendre possible un tel avenir et être à la hauteur de sa tâche, il lui fallait tout abandonner : "On me remettait toujours à ma place. Depuis l'âge de dix-huit mois, on m'avait élevé strictement, de sorte que je n'aie aucun point de repère, aucune idée de ce qu'était la liberté ou une discipline relâchée. Je n'avais aucune idée de ce que pouvait être une vie d'enfant ordinaire qui joue dans la terre, ou avec des jouets, ou qui mord un morceau de métal rouillé ou quelque chose d'autre⁷." «La rencontre avec son maître, après des années durant lesquelles il est élevé par ses tuteurs, change tout. Ce dernier lui présente le visage vivant de ce qu'on lui avait jusqu'alors enseigné.»

Notons que la rencontre avec ce maître, d'après ce livre, va se faire lorsque cet enfant à 9 ans ; neuf années passées avec des «tuteurs» qui n'incarnent pas ce qu'ils enseignent. Clairement, les besoins premiers de sécurité et d'attachement qui sont ceux de tout enfant n'ont pas été présents dans l'enfance de ce maître. Il existe une maltraitance certaine à obliger un enfant entre 18 mois et 9 ans à vivre de cette façon.

Un peu plus loin, p.14, avec cette superbe ignorance avec laquelle on traite encore de nos jours de l'enfance, Fabrice Midal écrit à propos de l'exil forcé de Chögyam contraint de quitter le Tibet lorsqu'il a 20 ans : «*Il n'est animé d'aucun regret, ou tout au moins d'aucune nostalgie, pour le monde de son enfance, cet âge d'or où il a pourtant été traité avec tant d'égards et où, malgré la corruption, quelque maîtres avaient réalisé pleinement la vérité du chemin.*»

Nommer une telle enfance, *âge d'or* est sérieusement questionnable... Je suis tout aussi interpellée par cette phrase de Fabrice Midal, un peu plus loin dans sa préface p.16 :

«(...) Nous avons ici un précieux indice pour comprendre l'exigence propre à notre temps : reconnaître qu'aucune solution ne peut nous éviter l'expérience de l'angoisse et de la douleur. Il n'est pas possible de se cacher ou de se protéger du chaos.»

Dans ma vision, rien ne peut nous éviter de ressentir, une fois devenu adultes, les sentiments et ressentis que nous avons mis de côté lors de notre enfance. La négation de la maltraitance de l'enfance nous amène alors à considérer ces ressentis et sentiments comme les expériences normales et obligées de tout adulte. A mon avis, elles ne le sont pas.

⁶ Cf. Hannah Arendt « Qu'est-ce que l'autorité » ? in «La Crise de la culture» Paris, Gallimard, 1972 p.121-185.

⁷ Chögyam Trungpa, "Voyage sans fin. La sagesse tantrique du Bouddha", trad. Stéphane Bédard, Éd. du Seuil, 1992 p.130.

Ce sont simplement les sentiments enfouis en nous, ceux dont notre enfance nous a «imbibés» qui remontent lors de notre vie d'adulte. Il se peut qu'une enfance heureuse nous donne une toute autre expérience.

Dans l'enseignement de Chögyam, certains points sont des aides et des insights remarquables. J'aime son «Ne pas fatiguer la vérité» et d'autres points fulgurants de sens, mais ce qui me frappe c'est qu'il va, comme l'écrit Midal et comme l'ont expérimenté un certain nombre de ceux qui ont suivi son enseignement, sans cesse désorienter ses lecteurs et ceux qui cherchent à suivre son enseignement.

Il ne fait que nous redonner en cela, selon ma lecture, cette désorientation dont il a été victime dans son enfance. Il va prôner l'insécurité comme doctrine de base, il va se faire le chantre de l'abandon de tout repère et même celui de l'abandon de l'espoir. «Aucun maître, aucune situation ne devrait assurer un réconfort à quiconque» enseigne-t-il. Les citations suivantes me semblent tout aussi explicites :

P. 95 du livre cité : *«L'exigence de base pour marcher sur la voie spirituelle est l'inespoir. Le désespoir c'est la paresse, un intellect insuffisant. On n'est même pas disposé à chercher la raison du désespoir. C'est un vide complet. L'inespoir, en revanche, est très intelligent. On n'arrête pas de chercher. On tourne une page après l'autre en disant : « C'est sans espoir, sans espoir.» On reste extrêmement vigoureux, inespérément vigoureux. On cherche encore des lueurs d'espoir, mais chaque fois on finit par se dire : «Ah non ! Beurk !»».*

P.97 : *«Il ne subsiste aucun espoir de comprendre quoi que ce soit. Il ne subsiste aucun espoir de découvrir qui a fait quoi ou quoi a fait quoi ou comment les choses fonctionnent.»*"

Plus loin, p.361 dans *«Être sans sol et sans points de repère»*, il écrit : *«Le problème réside dans le fait que nous essayons toujours de nous sécuriser, de nous assurer que tout va bien. Nous cherchons constamment quelque chose de solide à quoi nous accrocher».*

Le but de cet article n'est pas de réduire ou de détruire l'enseignement de Chögyam Trungpa, simplement de réfléchir au fait que tous sur cette terre nous venons de siècles de maltraitance et que tous ceux que nous nommons *sages*, voir *saints* sont imprégnés des conséquences psychologiques de cette maltraitance. Tous ceux qui vivent sur terre sont influencés par leur enfance et aucune enfance, même celle de ceux qu'on nomme les maîtres, n'est exempte de maltraitance et du désespoir qu'elle génère. Même une grande figure comme Amma a été maltraitée et a maltraité ses disciples. Je parle de cette grande figure spirituelle hindoue Ma Amritanandamayi qui chaque année au Zénith de Toulon, entre autres, offre son étreinte et son réconfort. La maltraitance de l'enfance, son influence même sur ceux que notre société nomme *sages* ou *saints* est une chose dont nous devons devenir conscients.

Pour moi, contrairement à ce qu'écrit Fabrice Midal, la sagesse reste une invention personnelle qu'il nous faut découvrir et aucune tradition avec un petit ou un grand T ne nous y mènera. Seul le discernement est de mise.

Pour finir citons encore une phrase de Chögyam Trungpa qui peut fort bien, je l'espère, ne plus être une vérité dans un monde où les enfants ne seront plus maltraités : «Ni triste ni joyeux. Nous opposons habituellement ces deux sentiments. Mais, en réalité, quand notre cœur est ouvert, il est tout à la fois triste et joyeux. Pourquoi les distinguer ? La tristesse authentique est inséparable de la joie.» J'espère bien que non.

Il me semble que même l'enseignement des guides spirituels pourrait être différent si une certaine maltraitance, voire une maltraitance certaine n'était pas présente dans leur enfance. Lorsque je lis le dernier livre de Daniel Meurois «Vu d'en haut», j'y trouve une simplicité rafraichissante : « (...) *Tout naturellement parce que la Vérité et le Bonheur se confondent. Est vrai ce qui rend heureux, car ce qui rend heureux rend bon. Bon pour soi, bon pour l'univers.* » Il est vrai que ceux qui parlent là sont des êtres dont l'enfance ne s'est pas passée sur terre... pour ceux qui aiment ouvrir leur esprit à cette possibilité.

Et pour nous tous, enseignants, connaître ce que nous avons vécu dans notre enfance, savoir lire où se niche la maltraitance et quelles en sont ses séquelles, peut nous éviter de conduire les autres sur un chemin qui peut, au final, n'être qu'une façon de survivre à cette maltraitance.

